

Nous estimons intuitivement qu'il est préférable de savoir que p plutôt que simplement croire véridiquement que p . Comment rendre compte de cette intuition ? La supériorité épistémique de la connaissance ne semble pas se fonder sur sa supériorité pratique : comme l'avait déjà noté Platon, des actions basées sur des croyances vraies conduiront tout autant au succès que des actions basées sur des connaissances. Cette supériorité ne semble pas non plus pouvoir se fonder sur la valeur de la propriété, quelle qu'elle soit, qui, ajoutée à la vérité de la croyance, fait de celle-ci une connaissance. Car si cette propriété tient sa valeur – comme cela semble être le cas pour la justification, par exemple – du fait de tendre à rendre vraies les croyances qui la possèdent, quelle valeur cette propriété pourrait-elle conférer à une croyance qui est déjà vraie ?

Alvin Goldman et Erik Olsson (2010) soutiennent que savoir que p est supérieur épistémiquement au fait de simplement croire véridiquement que p parce que le fait de savoir que p rend « probable que les croyances futures d'un genre similaire seront elles aussi vraies ». Mais, me semble-t-il, cette propriété n'est pas attachée aux *croyances* issues d'un processus (ou acquises d'une manière) dont la fiabilité les rend justifiées mais à ce processus (ou à cette manière) elle-même ; ce n'est pas, pour reprendre l'exemple de Linda Zagzebski (2000), la tasse de bon café produite par une machine fiable qui rend probable la production de bons cafés futurs mais cette machine elle-même, ou la manière dont cette machine les produit. Timothy Williamson, s'inscrivant dans une voie qui était déjà celle du Ménon, espère pour sa part rendre compte de la supériorité épistémique de la connaissance au moyen de l'idée que les connaissances sont telles, épistémiquement, qu'elles ne sont pas, à la différence des simples croyances vraies, (aisément) susceptibles d'être abandonnées.

Je voudrais montrer que cette stratégie, bien qu'elle résiste elle-même assez solidement aux objections qui lui ont été opposées, est néanmoins inacceptable pour une raison qui, bien qu'assez simple, ne me semble pas avoir été (au moins dans le cadre du problème en question) clairement aperçue : nous n'attribuons *aucune* valeur épistémique à une croyance qui n'est vraie que par hasard et nous se souhaitons *nullement*, en tant qu'agents épistémiques, avoir des croyances qui ne soient *que de simples CV*, c'est-à-dire qui ne soient ni fiables, ni sûres, ni sensibles, ni robustes, ni garanties, ni justifiées (ou n'importe quelle autre propriété épistémique) ou ne constituent pas des connaissances. La valeur épistémique d'une croyance qui n'est pas vraie uniquement par chance ne doit pas, soutiendrais-je, être conçue comme l'addition de deux valeurs : 1) celle attachée au fait d'être vraie ; 2) celle attachée au fait de ne avoir atteint le vrai de façon fortuite mais de façon sûre ou fiable. Aucune valeur n'est attachée au premier membre de l'addition ; ou, plus exactement, à ce qui devait constituer le premier membre d'une addition. La valeur attachée au fait d'avoir atteint le vrai d'une façon déterminée ne peut être divisée entre, d'un côté, celle attachée au fait d'atteindre le vrai et, de l'autre, celle attachée à la manière dont il a été atteint. Même si le genre de succès cognitif auquel nous attribuons de la valeur implique que la vérité soit atteinte, cela n'implique pas que le simple fait que la vérité soit atteinte possède en soi une valeur.

On ne peut donc espérer rendre compte de la supériorité de la connaissance sur la simple CV en se demandant en quoi peut bien consister, et de quelle propriété peut bien provenir, cette valeur qui, *s'ajoutant à celle de sa vérité*, fait qu'une connaissance possède une valeur épistémique supérieure à une simple CV. Il faut au contraire partir de la valeur épistémique *indivisible* attachée au fait d'atteindre le vrai de façon non chanceuse – ce qui semble devoir être considéré comme une condition au moins nécessaire (ou une caractéristique essentielle) de la connaissance – et comprendre la valeur de nos croyances comme fonction du *degré* auquel elles satisfont cet objectif épistémique. Une croyance qui n'est que vraie n'a, en un mot, de valeur que pratique et aucune valeur épistémique ; corrélativement, nous nous contentons de la simple vérité d'une croyance uniquement lorsque seuls nos intérêts pratiques ou les conséquences du succès ou de l'échec de nos actions basées sur ces

croyances nous préoccupent. Accorder une valeur épistémique à la vérité en soi, c'est défendre, qu'on le veuille ou non, un pragmatisme selon lequel c'est sur la valeur du succès que se fonde toute autre valeur.

Je voudrais montrer ensuite que la supériorité épistémique de la connaissance sur la simple croyance vraie n'est pas relative à des buts que nous poursuivrions en tant qu'êtres humains, notamment lorsque nous entreprenons d'enquêter et de résoudre une question donnée. Savoir que p n'est pas valorisé parce que le fait d'être dans cet état épistémique satisferait une aspiration quelconque. J'essaierai au contraire d'indiquer pourquoi cette supériorité est constitutivement attachée à la nature de la croyance et donc pourquoi il est inconcevable d'imaginer des êtres dotés de croyances qui n'attribueraient pas de supériorité épistémique à la connaissance sur la simple croyance vraie.

Contrairement à ce que l'on pourrait sans doute croire, cette idée n'implique pas que lorsque je forme la croyance que p , le fait de savoir que p est ce qui m'importe et doit m'importer. Autrement dit, je voudrais montrer pourquoi on ne saurait tirer de ce qui précède la conclusion que la connaissance constitue, plutôt que la vérité ou toute autre caractéristique épistémique que la croyance pourrait posséder, le but ou la norme de la croyance. J'insisterai pour cela sur la distinction qui doit être tracée entre deux sens distincts auxquels peut être prise l'expression « enquêter à propos de p » ou « se demander si p ».